

Albert Londres, « La première étape du Tour de France est gagnée par Bottecchia »,  
*Le Petit Parisien*, 23 juin 1924

Quelques impressions de route entre Paris et Le Havre  
*Le Havre*, 22 juin 1924.

Hier, ils dînaient encore à onze heures et demie du soir, dans un restaurant de la porte Maillot ; on aurait juré une fête vénitienne car ces hommes, avec leurs maillots bariolés, ressemblaient de loin à des lampions.

Puis ils burent un dernier coup. Cela fait, ils se levèrent et voulurent sortir, mais la foule les porta en triomphe. Il s'agit des coureurs cyclistes partant pour le Tour de France.

Pour mon compte, je pris, à une heure du matin, le chemin d'Argenteuil. Des « messieurs » et des « dames » pédalaient dans la nuit : je n'aurais jamais supposé qu'il y eût tant de bicyclettes dans le département de la Seine.

Comme le tram « 63 » voulait faire son métier de tram, c'est-à-dire conduire sa clientèle à Bezons-Grand-Cerf, les « messieurs » et les « dames » l'arrêtèrent, en lui criant :

– Place ! Ils arrivent !

Les coureurs arrivaient en effet : ils se rendaient à Argenteuil pour prendre le départ.

Bientôt, la banlieue s'anima : les fenêtres étaient agrémentées de spectateurs en toilette de nuit, les carrefours grouillaient d'impatients, de vieilles dames, qui d'ordinaire doivent se coucher avec le soleil, attendaient devant leur porte, assises sur des chaises, et si je ne vis pas d'enfants à la mamelle, c'est certainement que la nuit me les cachait.

– Regarde ces cuisses ! criait la foule, ça c'est des cuisses !

Les coureurs arrivèrent dans un sous-bois ; là, on attendit une heure.

– Est-ce qu'on part ? demanda l'un, très en colère.

Mais un autre :

– À quoi bon s'énerver ?

Un commissaire fit l'appel des cent cinquante-sept noms. Les Français répondaient : « Présent », les Italiens : « Presente ».

Et ce que les Flamands disaient, je ne l'ai pas compris.

Alors, le commissaire lâcha :

– Allez !

De la foule, une petite voix de femme cria :

– Bonne chance, Tiberghien !

Et cent cinquante-sept hommes prirent la route.

Un quart d'heure plus tard, j'aperçus le numéro 223 qui changeait un pneu sur un trottoir. C'était le premier guignard. J'arrêtai ma Renault.

– Eh bien ! lui dis-je, vous n'êtes pas verni ?

Il me répondit :

– Il faut bien qu'il y en ait un qui commence.

Mais soudain montèrent des cris de : « Fumier ! Nouveau riche ! » et « Triple bande d'andouilles ! »

Je fus obligé de constater que, quoique étant seul, la triple bande d'andouilles n'était autre que moi. Alors je vis que j'avais interrompu la marche de tout un peuple passionné qui suivait les coureurs d'un pas olympique.

Il faisait encore nuit, nous roulions depuis une heure et, cette fois, tout le long d'un bois que nous traversions, de grands feux de sauvages s'élevaient. On aurait cru des tribus venant d'apprendre la présence d'un tigre dans le voisinage : c'étaient des Parisiens qui, devant ces braseros, attendaient le passage des « géants de la route ». À la lisière du bois, il y avait une dame grelottant dans son manteau de petit gris et un gentleman en chapeau claqué. Il était trois heures trente-cinq du matin.

Le jour se lève et permet de voir clairement que, cette nuit, les Français ne sont pas couchés ; toute la province est sur les portes et en bigoudis.

Les coureurs rament toujours. Le numéro 307 est le premier qui se ressent d'inquiétudes de l'estomac. Il tire une michette d'une besace à lie de vin et dévore à grandes dents.

– Mange pas de pain ! lui crie un initié, ça gonfle, mange du riz !

Mais voilà qu'une garde-barrière coupe le peloton en deux : un train arrive. Cinq gars qui n'ont pu passer sautent à terre, empoignent leur machine et traversent la voie, devant la locomotive qui les frôle. La garde-barrière pousse un cri d'effroi... Les gars, déjà remis en selle, poussent sur leurs pédales.

Montdidier, arrêt, ravitaillement. Je m'approche du buffet. Je croyais que les géants allaient manger en paix et m'offrir un morceau... J'étais jeune... Ils foncent sur des sacs tout préparés, se jettent sur des bols de thé, m'écrasent les pieds, me pressent les flancs, crachent sur mon beau manteau et décampent...

Ils ne font pas le Tour de France pour se promener, ainsi que j'aimais à l'imaginer, mais pour courir. Ils courent aujourd'hui jusqu'au Havre, sans vouloir respirer, tout comme s'ils y allaient quérir le médecin pour leur mère en grand danger de mort.

À Berthaucourt, je vois le premier géant couché sur le dos, au bord de la route. Si je ne vous dis pas son numéro, c'est que, justement, il le porte sur le dos. Celui-là a déjà son compte !

Flixecourt, la première côte. Puisque nous sommes aujourd'hui au premier jour, je tiens à vous présenter toutes les premières choses.

Pour me venger du coup du buffet, je les ai dépassés et je les attends, non sans quelque petit sourire, au sommet de la rampe. Ils m'ont « eu » une fois de plus : si je n'ai rien avalé, eux ont avalé... la côte d'un seul coup.

Amiens : voici les élèves d'un lycée officiellement conduits par leurs pions. Où vont-ils de si grand matin ? Ils viennent voir passer le « Tour de France ».

– Vas-y, Henri !.. Vas-y, Francis !.. Il s'agit des Pélissier ; ils sont des rois ! On les appelle comme les rois, par le petit nom.

– Vas-y, gars Jean !.. C'est Alavoine.

– Vas-y, Otavio !.. C'est Bottecchia.

– Thys ! Thys ! Hardi !

– Vas-y, « la pomme » !..

« La pomme », c'est Dhers.

On ne pourra pas dire que les lycéens français ne sont pas prêts pour les examens de fin d'année...

Abbeville. Là est un contrôle, mais le commissaire le supprime : ils ne signeront pas.

– On ne signe pas, leur crie le commissaire.

Les gars repartent, rapides, avec un sourire, comme s'ils en étaient à une minute près.

Mais le 247 est à pied ; il n'a plus de boyau.

– J'en ai crevé cinq, dit-il, cinq !.. Je n'ai plus de boyau !

Alors, le marchand de cycles du 90 de la rue Saint-Vulfran lui donne un boyau. Le 247 file sans payer : c'est régulier. Je veux en faire autant pour mes huit bidons d'essence, mais il paraît que je ne fais pas partie du grand jeu de la route et le marchand de cycles exige son argent, c'est-à-dire le mien.

Le Tréport, Dieppe. Là, ils doivent signer. Une dame, au contrôle, tient le crayon. La chère créature ! Elle ne sait pas ce qui l'attend. Ils signent : je veux dire qu'ils griffent la main de la dame et la dame les regarde se sauver, tout effarée.

Entre Dieppe et Fécamp, rien à signaler, qu'une tente dressée dans un champ. De cette tente élégante, plantée cette nuit pour la circonstance, sort une tête, un petit museau de femme mal éveillée : elle avait trouvé le moyen de ne pas manquer le spectacle.

Mais de Fécamp au Havre, le lot s'est épuré et l'effort que font ces hommes n'est plus sans souffrance. Beaucoup montent « en danseuse », autrement dit, en se dandinant sur leur selle comme des pingouins. Le 256 marche comme un canard écoeuré ; Mottiat, Alavoine, Defraye crèvent et crèvent encore.

– La poisse !.. crie Alavoine. J'ai crevé cinq fois !

Il remet ça tout de même. Frantz le Luxembourgeois crève comme les autres ; Lambot crève ; Mottiat crève ; « la pomme » crève. Une partie de la route est goudronnée ; la poussière de goudron brûle leurs yeux ; ils mettent leurs lunettes, ils les enlèvent ; ils ne savent de quelle façon ils souffrent le moins.

D'une voiture, on crie à Lœw :

– Ça va ?

Lœw a découvert complètement ses dents, ce qui l'aide sans doute ; il répond :

– Ns ?? ouich !! Ns ?? ouich !!

Muller est coincé entre une auto et le talus. Il tombe. Les silex ont déchiré ses cuisses ; il se fiche de ses cuisses, redresse sa roue.

Bottecchia qui avait du retard revient. Bottecchia a le nez le plus pointu de tout le lot ; il fend l'air.

Les casquettes, blanches au départ, sont maintenant délavées, tachées, rougies ; elles ont l'air, sur le front de ces hommes, de pansements de blessés de guerre.

Dans le peloton des meilleurs, c'est la poursuite ; de grosses voitures peinent à les suivre. Tout Le Havre est sur cinq kilomètres de route. On entend crier par mille voix :

– Bottecchia ! Henri ! Francis !

C'est Bottecchia qui, en pleine ville, donne le dernier coup de jarret vainqueur, et le second est Ville, dit Jésus, dit Pactole.